

mées; mais, dans le pays qu'ils s'étaient approprié et qu'ils appelaient déjà de leur nom *Northmannie* ou Normandie, ainsi que l'atteste un monument contemporain (*la vie du roi Alfred*, dont l'auteur mourut en 909), ils agissaient en maîtres intelligents et non plus en destructeurs aveugles : ils faisaient travailler les esclaves pour eux au lieu de les tuer, et imposaient un tribut régulier aux marchands et aux paysans qui se remettaient à l'agriculture et au négoce. Les rares sujets des Normands étaient déjà moins malheureux que le pauvre peuple des autres provinces; car les hommes du Nord ne s'entre-pillaient pas réciproquement comme faisaient les seigneurs français, et le pays demeurait tranquille derrière eux pendant qu'ils étaient en course.

Durant plusieurs années, les conquérants de la Normandie ne cessèrent de s'élancer de leur nouvelle patrie sur le reste de la Gaule : coalisés avec les bandes qui reparurent dans la Loire après la mort d'Allan le Grand, ils poussaient jusqu'au fond de la Bourgogne, de l'Auvergne, du Berri; en 911, trois flottes remontèrent simultanément la Seine, la Loire et la Gironde; Roll attaqua en personne Paris, qui se défendit comme à l'ordinaire; puis il mit le siège devant Chartres, dont les habitants lui infligèrent une sanglante défaite. Roll, exaspéré, redoubla d'audace et de furie, « et excita les siens à exterminer la France ». — « Les païens, comme des loups nocturnes, se jettent sur les bergeries du Christ, dit un chroniqueur; les églises sont incendiées; les femmes, traînées captives; le peuple, égorgé; c'est un deuil universel, et de lamentables clameurs s'élèvent de toutes parts vers le roi Karle, qui laisse périr le peuple chrétien par son inertie. »

Une grande résolution fut enfin prise par le roi, ou sous le nom du roi : on savait trop qu'acheter la paix à prix d'argent était une honte inutile; expulser les Normands de vive force était impossible; c'eût été folie que d'attendre des grands l'union et la persévérance nécessaires pour une telle entreprise; Robert, comte de Paris et duc de

France, proposa le seul parti capable de changer radicalement la situation et de fermer une ère de désastres : ce fut d'offrir à Roll la main de Ghisèle, fille de Karle le Simple, avec la cession de la contrée sise entre l'Océan, les rivières d'Epte, d'Eure et d'Aure, les frontières du Maine et de la Bretagne, à condition qu'il reçût le baptême et devint le vassal du roi. Les seigneurs et les évêques se rangèrent à l'avis de Robert, et Frankes (ou Francon), archevêque de Rouen, fut chargé de communiquer ces propositions à Roll.

Le vieux roi de mer en délibéra mûrement avec ses compagnons d'armes, et, « par leur conseil, il reçut l'offre de bonne grâce. Au jour fixé, Roll et Karle vinrent au lieu dit Saint-Clair, le roi, avec Robert, duc des Français, se tenant à l'un des bords de la rivière d'Epte, et Roll avec ses guerriers à l'autre bord. » On échangea divers messages avant que de s'entendre; car Roll ne se contentait pas du don de la province rouennaise : « Cette terre », disait-il, est partout envahie par les bois; le soc de la charrue ne la sillonne plus, et nous n'y trouvons pas de quoi subsister ». Le roi, qui avait de vieux ressentiments contre le comte de Flandre, voulut alors donner son comté à Roll; mais le chef normand refusa cette terre « pleine de marécages », et demanda la Bretagne, « pour supplément de vivres ». Karle donna sans peine ce qui ne lui appartenait pas : il ne cédait à Roll que le droit de conquérir la Bretagne, s'il était assez fort pour l'exercer.

Quand tout fut convenu, le roi des Français et le chef des Norvégiens s'abouchèrent, et l'on procéda à la cérémonie de l'hommage : le cérémonial ne consistait plus seulement à s'agenouiller devant le suzerain et à mettre les mains dans les siennes; les formes serviles de la cour de Byzance s'étaient introduites dans le palais des empereurs et des rois francs, où elles faisaient un ridicule contraste avec la faiblesse des souverains et l'indépendance des vassaux : on était donc tenu de baiser le pied du prince qui octroyait un bénéfice (usage qui, après avoir disparu de toutes les cours laïques, s'est

conservé dans celle de Rome). Lorsque les évêques avertirent Roll de se conformer à la coutume, il fit un bond en arrière, en s'écriant : *Nese bi Gott* (Non, de par Dieu !), ce qui fit beaucoup rire les Français et leur fit donner aux Normands le sobriquet de *Bigoths*. Comme on insista, Roll ordonna à l'un de ses gens de baiser pour lui le pied du roi : le soldat normand, sans se baisser, prit le pied de Karle, et l'élevant à la hauteur de sa bouche, jeta le roi à la renverse. Un grand tumulte s'éleva; mais les seigneurs français tenaient médiocrement à l'honneur de leur roi, et prirent le parti de rire au lieu de se fâcher : la cérémonie s'acheva, et Roll prêta serment de fidélité (911).

Roll repartit ensuite pour Rouen, accompagné du duc Robert de France, et, dans le courant de janvier 912, il reçut le baptême de la main de l'archevêque de Rouen : Robert de France lui servit de parrain et lui donna son nom; depuis cette époque, les chroniqueurs n'appellent plus Roll que le « duc Robert ». Les païens, voyant leur chef devenu chrétien, abandonnèrent les faux dieux et convolèrent unanimement au baptême; *Robert*, duc des Normands, épousa en grand appareil la fille du roi des Français, puis il partagea le pays entre les siens, releva les églises ruinées, répara et augmenta les remparts et les fortifications des villes, subjuga les Bretons qui lui étaient rebelles, et sustenta toute sa seigneurie avec les denrées enlevées de la Bretagne... Il établit une loi suivant laquelle tout homme qui prêtait assistance à un voleur était pendu comme le voleur lui-même... Un jour qu'après la chasse il prenait son repas près d'une mare, dans une forêt voisine de Rouen, il suspendit ses bracelets d'or aux branches d'un chêne; les bracelets demeurèrent là, trois années durant, sans que personne osât y toucher. Ce bois en a conservé le nom de *Rou-mare* (la mare de Roll).

Sous cette administration sage et ferme, la nature déploya librement la fécondité réparatrice qui se manifeste toujours après les grandes calamités. Les marchands, les colons, les serfs accoururent

de toutes les parties de la Gaule dans une région où chacun pouvait espérer protection pour son travail et pour son existence, et la Normandie, au bout de peu d'années, fut la province la plus riche et la plus populeuse de l'Occident. « Roll », dit la chronique de Fontenelle, « se concilia l'affection des gens de toute race et de tous métiers, et fit un seul peuple de tant de gens de nations diverses ».

Ainsi se turent, après trois quarts de siècle, ces litanies lugubres qui suppliaient incessamment le ciel de délivrer la chrétienté de la fureur des Normands (*A furore Normannorum libera nos, Domine!*). Ainsi fut accomplie cette surprenante révolution, qui fit surgir du sein de la plus profonde barbarie un ordre infiniment supérieur à celui du reste de la Gaule : le sang des Franks n'avait pas suffi pour régénérer la vieille Gaule romaine et pour vivifier la société du moyen âge; il lui fallait une seconde infusion du plus jeune et du plus vigoureux sang teutonique; les Teutons du Nord étaient donc venus après les Teutons de l'Est. Les destructeurs de la France romaine se faisaient ses fils adoptifs : les implacables persécuteurs du christianisme allaient être les plus intrépides champions de la foi.

A peine chrétiens, ils s'élançèrent, de toute leur énergie, à la tête de la chrétienté, de la jeune France et de la civilisation renaissante : ils prirent partout l'initiative; ils renoncèrent à leur langue comme à leurs dieux pour s'emparer de la langue romaine et en faire l'instrument d'une poésie nouvelle; arts, lettres, monuments, ils avaient tout détruit, ils contribuèrent puissamment à tout recréer; par delà la langue romaine, ils ressaisirent et s'approprièrent les inspirations les plus profondes de l'esprit celtique, et furent sinon les créateurs, du moins les grands propagateurs de la société chevaleresque.